

L A 5^e S A I S O N

DU MÊME AUTEUR

Hiver

Le Serpent à Plumes, 2009
et « Points » n° 2980

Été

Le Serpent à Plumes, 2010
et « Points » n° 2825

Automne

Le Serpent à Plumes, 2011
et « Points » n° 2868

Printemps

Le Serpent à Plumes, 2011
et « Points » n° 3007

Mons Kallentoft

LA 5^e SAISON

r o m a n

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR LUCILE CLAUSSE
ET EMMANUEL CURTIL

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Den femte årstiden*
Éditeur original : Natur & Kultur
© Mons Kallentoft, 2011
ISBN original : 978-91-86675-07-3

ISBN 978-2-02-110741-8

© Éditions du Seuil, avril 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PROLOGUE

Début décembre 2010

Pourquoi ? Je ne comprends pas.

Mon corps est en feu.

Souffre mille blessures. On m'a écorchée, lacérée, poignardée. J'avance en titubant à travers la forêt. Dans le froid brûlant et la douleur glaçante.

C'est moi.

J'incarne la douleur.

Qu'y a-t-il après ?

Les arbres se penchent sur moi telles des hydres. Leurs têtes enflammées me poursuivent, leurs dents cherchent à me déchiqueter, leur sang empoisonné s'infiltre en moi, tandis qu'un mille-pattes remonte le long de ma cuisse et pénètre mon corps avant de déplier ses tentacules diaboliques.

Je hurle.

Est-ce la fin ? Le sang coule sur mon front, mais je continue d'avancer en trébuchant, je sens les racines jaillir du sol froid et s'enrouler autour de mes chevilles, mes mollets et mes cuisses afin de me faire tomber et me livrer aux langues des hydres, des langues de fil barbelé.

Comment ai-je atterri ici ?

Qui suis-je ?

Pourquoi dois-je mourir maintenant ?

Je suis seule.

Mon corps se dissout.

Quelque chose me poursuit.

La moindre racine, la moindre branche, le moindre souffle de vent froid me déchiquettent, boivent mon sang, dévorent mes intestins, mes reins, mon foie et mon cœur.

Maman.

Tu es là.

Je te vois dans la cuisine, et je t'appelle.

– Maman, maman !

Les branches s'enfoncent en moi. Je suis le froid et la chaleur, il pleut, il neige, il grêle, les hydres hurlent. D'où sortent toutes ces mouches ? Elles veulent pondre leurs œufs dans mes plaies, déposer des larves dans ce corps qui autrefois était le mien.

Sur les troncs d'arbres, je distingue des visages d'hommes sculptés.

Mon souffle est coupé. Les branches, les aiguilles et les pommes de pin me lacèrent les pieds.

Je veux qu'ils me rattrapent pour que tout s'arrête. Et qu'autre chose, une blancheur, une autre chaleur puissent naître.

J'avance.

Sous la plante de mes pieds, la peau a disparu.

Ne plus rien sentir. Ne plus sentir de branche s'enfoncer en moi.

J'entends des halètements.

L'obscurité.

La solitude.

Un être humain étouffé par sa propre peur.

Un être humain qui refuse d'abandonner, de mourir.

Cet être humain, c'est moi.

Je hurle.

C'est mon dernier cri, la dernière bouffée d'air que je parviens à expulser de mes poumons.

Je suis allongée sur un tapis de racines brûlantes, les branches

des arbres s'abaissent vers moi, leurs visages crachent de l'acide sur mes joues et mes yeux, je suis aveugle.

Mais la douleur n'est pas aveugle.

C'est tout ce qui reste à présent.

Avec les masques sculptés des arbres.

Une sensation froide sur mes côtes.

La neige tombe.

Des étoiles blanches tombent sur mon corps nu, l'acier me déchire, mutilé mon sexe, mon cri est tout ce qu'il me reste.

Je n'ai même plus la force de hurler.

La forêt est sourde.

Aveugle.

Maman.

J'aimerais que tu ne saches jamais ce qui m'est arrivé.

J'aimerais que tu croies que je suis morte sans peur, sans douleur, entourée de gentilles personnes.

J'aimerais le croire moi-même.

Mais non, quelque chose s'enfonce encore en moi, un bâton affûté, un mille-pattes dont les pattes sont comme mille couteaux qui s'agitent en moi, et je meurs, maman, j'abandonne mon corps aux mouches.

Je me quitte, je vois mon corps nu et détruit qui gît dans une fosse au milieu d'une forêt déserte, et je deviens quelqu'un d'autre, quelqu'un qui plane dans un espace coupé des vivants. Je suis libre, maman, ne suis-je pas libre ?

Je vois quelqu'un s'éloigner de mon corps, le laissant aux vers qui me rongent, et aux arbres qui veulent dévorer la chair que j'habitais.

Quelqu'un sèche le couteau avec des feuilles mortes, puis quitte les lieux.

On m'a tuée, maman, brûlée, déchiquetée, assassinée et violée. Et je ne suis pas la seule à avoir connu ce destin.

Il faut en finir.

L'hydre doit mourir, bien que sa vie soit éternelle.

Maria.
C'est moi.
Maria Murvall.
Je suis muette, le monde n'existe pas pour moi. Mais même si j'ai perdu mes repères, je sais où je me trouve.
Là où je suis, il n'y a pas de logique.
Inutile de la chercher.
Je suis assise sur un lit, au fond d'une chambre de l'hôpital de Vadstena.
Un asile d'aliénés.
C'est là qu'atterrissent les gens comme moi.
Des hommes et des femmes en blanc.
Ils se demandent si je fais partie de leur monde, si j'entends ce qu'ils disent. Ils veulent savoir si je comprends ce qui s'est passé et si je me rappelle comment la forêt m'a violée.
Je me souviens de tout.
Mais j'en ai fini avec leur vie, j'ai laissé tout cela derrière moi, maintenant, il n'y a plus de retour possible, ma langue ne sait plus parler.
Je n'existe pas.
Ni aux yeux des médecins ou des aides-soignants, ni aux yeux de mes frères, ni aux yeux de Malin Fors, qui vient de temps en temps pour m'inciter à parler, à répondre à des questions sans savoir si je les comprends.
Je ne veux pas exister.
Si je n'existe pas, le mal ne peut pas exister non plus, et alors rien de grave ne s'est produit.
C'est l'été, ou peut-être le printemps, à en juger par ce que je vois à travers ma fenêtre. Ou est-ce la fin de l'hiver?
C'est une saison mixte qui n'a pas de nom. Le monde est bouleversé, disent-ils, et je sais qu'il en est ainsi depuis longtemps.
Je ne rêve plus. J'oscille entre le sommeil et l'éveil, je lutte pour que l'hydre et ses têtes infernales disparaissent.
Mais l'hydre est immortelle.

Elle est venue pour la première fois dans la forêt, puis plusieurs fois encore, et une autre fois juste avant Noël.

Je hurle dans ma tête. L'hydre ne cesse de bouger, elle cherche de la chair fraîche à détruire, déchiqueter, anéantir.

Ça ne s'arrête jamais.

Maintenant, un nuage cache le soleil, un nuage noir, enflé et puant le mal.

Mais le mal ne peut pas venir ici.

Car je n'existe pas.

Mon cœur bat, mais je ne vis pas.

Si l'on plaçait des électrodes sur mon cerveau, on détecterait de l'activité. Mais pas sous la forme conventionnelle. Pas sous forme de signaux envoyés par des synapses curieuses de découvrir le monde.

Je suis sourde.

Je fonctionne différemment.

Mais voilà que ça se reproduit, j'ai envie de crier, je me mets à hurler, seulement personne n'entend mes cris, car je n'existe pas.

L'hydre existe, elle.

Ces dents.

Ces mâchoires qui entraînent les femmes dans les profondeurs, ces profondeurs qui ne sont qu'angoisse, douleur et solitude.

Tout commence avec les femmes. Car la femme donne la vie. C'est pourquoi l'hydre s'attaque à elles.

Aux femmes comme moi.

Il se meut, ce mal, tout au fond des profondeurs.

Il avance.

Et moi, Maria Murvall, je me recroqueville et je hurle des cris muets que cette femme, là-bas près de la voiture, ne peut pas entendre.

Une voiture garée devant une grande villa de style gothique entourée d'arbres. La portière s'ouvre. Le vent fait bruisser les innombrables feuilles dans les cimes.

La femme que l'on guide vers la voiture est droguée. Quelqu'un a enfoncé une aiguille dans son bras pour lui administrer un tranquillisant.

Ses poignets portent les marques des chaînes qui l'ont maintenue contre un mur.

Une mallette noire pleine de billets change de propriétaire.

La portière de la voiture se ferme.

Le véhicule remonte une rue asphaltée et disparaît dans un paysage inconnu qui change sans cesse de couleur, selon les caprices de la lumière.

Une pièce attend la jeune femme. Une pièce impitoyable, faite d'obscurité et de lumière.

Une pièce dépourvue de sentiments, où la ligne de démarcation entre la vie et la mort n'existe plus.

Où l'homme en arrive à oublier qu'il est humain.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR ORIGINEL

1

Scanie, samedi 14 et dimanche 15 mai

Les nuages peuvent-ils être aveugle à ce qui se passe en dessous d'eux ?

Ont-ils la faculté d'oublier ? se demande Malin en promenant son regard sur les terres du père de Peter, la tête posée sur l'épaule de ce dernier. Ils marchent vers une petite colline qui s'élève au loin.

Est-ce que tout va bien maintenant ?

Ai-je enfin trouvé l'équilibre ? Ai-je enfin fait la paix avec le passé ?

Que je sois ici, en Scanie, dans la famille de Peter pour fêter le soixante-douzième anniversaire de son père, n'en est-ce pas la preuve ?

Autrefois, une telle promenade, sans autre but que le seul plaisir de la marche, l'aurait rendue nerveuse, obnubilée qu'elle était par l'envie d'entrer dans le premier bar pour se saouler.

Mais aujourd'hui, elle est là.

À côté de Peter.

Et elle marche lentement sans penser à rien.

C'est possible.

Elle sent le velours vert de la veste de Peter contre sa peau.

Sa voix est douce, quand il parle de ses collègues du service de neurochirurgie au lieu d'aborder le sujet qui lui tient vraiment à cœur, et dire ce qu'elle n'a pas du tout envie d'entendre.

Suis-je sûre de ne pas vouloir en discuter ?

Les voilà au pied de la colline. Ils se regardent, hochent la tête et commencent à monter.

Elle se met à courir et sent la sueur perler sous son pull. Entend Peter haleter dans son dos.

Je vais gagner.

L'amour est une compétition. Cours, Malin, cours, puisqu'il y a toujours quelque chose à fuir, n'est-ce pas ?

Arrivée avec cinquante mètres d'avance, elle s'assied sur une pierre.

Observe le paysage. Peter la rejoint, essoufflé, souriant et heureux, comme si elle était la récompense qui l'attendait au sommet de la plus haute montagne du monde.

Il s'écroule à côté d'elle, passe son bras autour de ses épaules et dépose un baiser mouillé sur sa joue.

– Tu m'as tué, dit-il. Tu le sais, ça ?

– J'ai gagné, répond-elle.

– J'ignorais que c'était une compétition.

Ils observent la plaine sans un mot. Derrière eux s'étend Martofta, la propriété du père de Peter. Malin se retourne pour contempler la ferme qui de loin ressemble à un château de conte de fées.

Les fenêtres de la maison scintillent sous le soleil.

Ce sont des yeux, pense Malin.

Ils attendent quelque chose de moi.

Je ne suis pas ici par hasard.

Je l'ai déjà senti auparavant, mais maintenant j'en suis sûre. Il va se passer quelque chose.

Peter la serre contre lui.

Lui dit qu'il trouve cela magnifique. Malin sait où il veut en venir, elle connaît le ton de sa voix.

Elle lui coupe la parole.

– Profitons de la vue, dit-elle. C'est bien assez, non ?

– Je croyais que tu n'en avais jamais assez.

Une remarque innocente. Ou alors une pique ?

– Comment ?

– Tu es la personne la plus avide que j’aie jamais rencontrée.

Malin est aveuglée par la lumière chaude et agressive des plafonniers.

Elle plisse les yeux pour observer les gens rassemblés autour de l’énorme table en noyer de la salle à manger de Martofta.

Qu’est-ce que je fais ici ?

Dans une propriété inconnue, à quelques dizaines de kilomètres au nord de Malmö, en plein milieu d’un grand champ fouetté par les vents. Que fais-je dans cette maison immense en compagnie de tous ces gens que je ne connais pas ?

La journée a été merveilleuse, une vraie carte postale.

Mais ça ?

Une montre au poignet de Rudolph Hamse. Ses pierres reflètent la lumière. Derrière lui, un tableau de Zorn au mur, qui représente un valet et une fille de ferme entourés de poules.

« Mon père était le roi du pneu, en Scanie, lui avait expliqué Peter quand il lui avait parlé de sa famille pour la première fois. Il a vendu son entreprise il y a cinq ans. »

Rudolph.

Un prénom qu’il tient de l’acteur de cinéma muet Rudolph Valentino.

Il devait avoir la cote auprès des femmes, dans sa jeunesse. Ses traits sont toujours aussi fins, malgré ses soixante-douze ans.

Trente personnes réunies autour de la table, invitées à fêter un anniversaire « à la bonne franquette ». La plupart d’entre elles ont le visage rougi après les Martini, le champagne, le vin et la viande délicieuse, issue d’un cerf abattu sur leur domaine. Aux oreilles de Malin, leurs paroles se noient dans un flot aussi vif qu’un torrent au printemps. Elle distingue certains mots, mais le contexte se perd dans l’excitation et l’ivresse ambiantes.

Devant elle, un verre d’eau.

Quand l’odeur de l’alcool parvient jusqu’à ses narines, elle

enfonce ses ongles dans la paume de sa main. La nouvelle robe noire Hugo Boss que Peter lui a offerte, aussi chère qu'inconfortable, la démange, et ses chaussures trop petites aux talons trop hauts lui font mal aux pieds.

Mais au moins je suis sur mon trente et un, pense Malin. Comme les autres.

La plupart sont plus âgés qu'elle. Du genre à juger les gens selon leur compte en banque.

Peter.

Il est assis en face d'elle. Elle l'observe. Son nez fin, ses courts cheveux blonds et ses yeux brillants. Ils brillent, non ?

Rien qu'en le regardant, elle est gênée.

Il a les joues rouges, lui aussi.

« Je ne suis pas comme eux », avait-il dit.

Mais ce n'est pas vrai. Il leur ressemble en de nombreux points, lui et son cerveau vif de médecin. Il se mêle aux conversations, ajoute des commentaires, attend, plaisante, intervient à bon escient, et toujours au bon moment. Tout à l'heure, il a fait un superbe discours en l'honneur de son père, le roi du pneu, cigare entre les doigts.

D'ailleurs, c'est à ce dernier de prendre la parole. Il se met debout, fait tinter son verre pour demander le silence, se racle la gorge, lève la tête et rentre le ventre sous sa chemise de smoking et sa ceinture en croco. Et à ce moment-là, c'est l'autorité durement gagnée qui parle et qui absorbe l'attention des invités.

Il se tourne vers elle. Vers moi, pense Malin. Elle aimerait se lever, mais elle est comme scotchée sur sa chaise ; elle meurt d'envie de se jeter sur les verres de vin autour d'elle.

Peter.

Au secours.

Mais tout ce que Peter lui donne, c'est un regard amusé, légèrement sadique.

– Malin, dit le roi du pneu.

Rudolph.

– Malin Fors. Jamais je n'aurais cru accueillir un jour une

commissaire de police aussi charmante et impitoyable au sein de ma famille.

Le discours de Valentino, le muet.

– Jamais je n’aurais cru que Peter rencontrerait quelqu’un qui éveillerait son intérêt pendant plus de cinq minutes. Le peu que l’on m’a raconté sur vous me plaît beaucoup, Malin. Je vous souhaite tout le bonheur du monde.

Le regard de Rudolph se pose sur sa femme, Siv, la mère de Peter. Liftée et cheveux blond platine, vêtue d’une robe ayant visiblement coûté les yeux de la tête, elle espérait certainement mieux pour son fils qu’une mère célibataire et ex-alcoolique sortie de ce trou pourri de Linköping.

Debout en bout de table, Rudolph continue son discours. Il a lu les articles dans les journaux et évoque les meurtres qu’elle a élucidés. Les invités s’exclament d’admiration.

– Et tout ça grâce à vous, Malin Fors. Soyez la bienvenue dans la famille Hamse. Santé!

– Santé!

Trente inconnus lèvent leur verre en son honneur.

Qu’est-ce que je fais ici? À trinquer à l’eau avec des inconnus?

Elle converse avec un concessionnaire automobile de Simrishamn.

Un Scanien décharné d’une soixantaine d’années qui a fait fortune grâce au « savoir-faire des ingénieurs allemands ».

Quand le concessionnaire se rend aux toilettes, Malin jette un regard à Peter et à son visage aux traits saillants. Je suis perdue, se dit-elle en l’observant.

Tu as commencé à en parler il y a six mois.

De l’enfant que tu voudrais.

L’enfant que tu voudrais avoir avec moi.

« Ce serait une bonne chose, Malin. Et il vaut mieux qu’on le fasse maintenant, avant qu’il ne soit trop tard. »

Et puis un jour, où tu m’as vue chez moi dans la salle de

séjour, penchée sur le dossier Maria Murvall. Cette assistante sociale de trente-deux ans sauvagement violée et agressée dans un sentier forestier près de Hultsjön, un matin d'automne, il y a sept ans.

Les documents étalés partout sur le sol.

L'amour. Le mal.

Ils n'appartiennent pas à la même famille, pense Malin alors que le concessionnaire se rassied.

Maria Murvall. Muette et absente dans une chambre de l'hôpital de Vadstena.

Mon frère.

Stefan.

Abandonné par sa mère. Incapable de comprendre un jour qui je suis. Mais tu sens que j'existe, Stefan, n'est-ce pas? Je devine une connexion entre nous.

Ses bras minces sur la couverture, dans son foyer, il dort la bouche ouverte. Mon père, ce salaud, a fait comme si mon frère n'existait pas. Il me l'a caché pendant presque trente-cinq ans. Enfoiré.

Mon père est à Ténérife. Je n'ai pas parlé avec lui depuis son départ. Il a essayé de me joindre, mais je ne l'ai pas rappelé.

Lui pardonner? Passer à autre chose?

Jamais. Au grand jamais. On ne peut pas tout pardonner. Et ma mère. Morte et enterrée. Je ne comprendrai jamais pourquoi elle m'a trahie.

Le monde est un cri de souffrance.

Des enfants. Dans ce monde?

Allons, Peter, allons.

– Prenons le café au salon!

La voix de Siv est frêle mais pleine de chaleur satisfaite lorsqu'elle annonce la suite de la soirée.

Peter prend la main de Malin, ils quittent la salle à manger et s'installent sur un grand canapé devant une cheminée ouverte. Des peaux d'ours par terre.

Café pour elle et cognac pour lui. Il lui susurre :

– Comme tu ne bois rien, ils croient peut-être que tu es enceinte.

Elle en était sûre.

– Je me fiche de ce qu'ils pensent. Tu le sais pertinemment.

– Oui, je sais, répond-il. Et c'est pour ça que mon père t'aime bien. Il respecte les gens têtus.

– Ah, tu trouves donc que je suis têtue.

– Tu es bien pire que ça, et tu le sais.

Puis il la serre contre lui et dépose un baiser sur son front.

– Ça se passe plutôt bien, non ?

Elle hoche la tête.

– C'était très gentil ce qu'il a dit sur moi.

Elle ferme les yeux. Pense à Tove qui, à cet instant, est sans doute à une fête à Lundsberg. Elle semble se plaire à l'internat, ses appels se font de plus en plus rares. Au début, elles se téléphonaient tous les jours, puis tous les deux jours et maintenant, c'est une fois par semaine. C'est presque toujours Malin qui appelle, la colère rentrée.

Mais à présent, elle a Peter.

Ils sont là l'un pour l'autre et habitent quasiment ensemble, même s'ils ont gardé leurs deux appartements.

Deux semaines de vacances.

L'hiver avait été calme au commissariat. Linköping n'avait pas connu de meurtre remarquable, à part deux dealers qui s'étaient entre-tués à Berga en février.

Malin mourait d'envie de travailler sur une affaire difficile. Résoudre des meurtres, c'est son boulot. Ce qu'elle sait faire de mieux. Elle s'était donc concentrée sur l'affaire Maria Murvall.

Cette dernière semblait avoir été violée par la forêt elle-même. Murée dans son silence, elle était toujours à l'hôpital.

Mais Malin n'avait pas avancé d'un pouce dans cette enquête. Elle avait fouillé dans tous les recoins, retourné chaque pierre.

« Prends-toi deux semaines de vacances, Malin, avait dit Sven Sjöman, son chef. Passe voir Tove, fais un truc sympa.

– J’ai l’air crevée ou quoi ?

– Non, au contraire. Mais ce calme ne va pas durer éternellement. »

Elle n’était pas allée voir Tove, qui avait un emploi du temps trop chargé. Mais ce n’était que partie remise, pour la fête de fin d’année.

Peter en avait profité pour prendre des congés également, et l’avait persuadée de l’accompagner à la fête d’anniversaire de son père en Scanie en lui promettant quelques jours à l’Hôtel d’Angleterre de Copenhague.

C’est la deuxième fois qu’elle voit Rudolph et Siv, le roi du pneu et sa femme. La première fois, c’était à Stockholm, peu avant Noël.

Avec la sœur de Peter, chercheuse médicale chez Gambro, à Lund.

Et me voilà donc chez les parents de Peter. Qu’est-ce que je ressens ?

Je l’ignore.

Je n’en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c’est que je veux être avec Peter. Et qu’il faut qu’un truc se passe.

2

L'alcool fait une promesse aux alcooliques : Je t'apporterai la paix et calmerai ta douleur pendant quelques heures.

Je te donnerai l'illusion que quelque chose se passe.

Ensuite, je t'anéantirai.

Mais n'est-ce pas formidable d'être anéanti ?

Malin enfonce ses ongles dans sa paume : comment rester sobre pendant une telle fête ?

Tenir bon en pensant au goût dégueulasse de l'alcool et à l'horrible sensation de la gueule de bois.

Espérer recevoir des médailles imaginaires pour ne pas avoir cédé à la tentation.

Penser à autre chose.

Regarder les autres s'abandonner temporairement à la folie et à l'ivresse, avec un certain recul.

Se tromper soi-même, tout simplement, se dit Malin.

Parce qu'on sait qu'il est agréable et merveilleux de s'enivrer. De boire jusqu'à atteindre ce doux état vaporeux.

Cette sensation, ce manque, se dit Malin, ne disparaîtront jamais. Je les porterai en moi pour le restant de mes jours.

Malin est assise toute seule sur le canapé. Aucun des invités éméchés ne semble avoir le temps ni l'envie de parler avec elle, la flic. Même les hommes n'osent pas l'approcher, alors qu'ils adorent parler enquêtes, en général.

Devant elle, le feu crépite dans la cheminée.

De petites étincelles tombent sur le sol sans brûler le parquet, recouvert d'un épais vernis.

Dans une pièce voisine, quelqu'un met de la musique. Où est Peter ? Tout le monde doit être en train de danser maintenant, car la pièce s'est totalement vidée. Seul reste un vieux mec bedonnant, en veston, endormi dans un fauteuil.

Elle ferme les yeux.

Pense à Jan. Ils ne se parlent plus très souvent. Et quand c'est le cas, c'est uniquement pour aborder des questions pratiques liées à Tove. Il n'y a d'ailleurs plus grand-chose à dire, car elle se débrouille très bien toute seule à Lundsberg. Ils ont néanmoins fêté Noël ensemble. Elle, Peter, Jan, sa nouvelle greluche et Tove.

Chez Jan. Dans sa maison.

Celle où il vivait avec Malin autrefois.

Jan avait préparé le repas, et à son grand étonnement, elle n'avait même pas eu envie d'arracher les yeux à sa nouvelle pétasse.

Tout à coup, elle sent une présence.

Elle lève la tête et voit la petite amie de la sœur de Peter. Sara quelque chose, peut-être Markelberg ? Elles s'étaient saluées rapidement quand elle était arrivée avec Theresa pour l'apéro dans la véranda.

– Je peux m'asseoir ?

Avec sa robe de cocktail noire, ses cheveux ondulés et ses lèvres pulpeuses maquillées de rouge, Sara Markelberg ressemble à une version moderne d'Ava Gardner.

Qu'est-ce qu'elle me veut ? Me draguer ? se demande Malin en tirant sa robe Hugo Boss sur ses genoux.

– Bien sûr.

– Le bruit est insupportable, dit Sara en s'affalant dans un fauteuil. J'ai besoin d'un peu de calme. Je n'aime pas danser.

– On est deux alors, répond Malin.

Sara pose son verre de cognac sur la table. Croise les jambes et dévoile une cuisse en nylon noir.

Qu'est-ce qu'elle me veut ?

Mais pourquoi me draguerait-elle? Juste parce qu'elle est lesbienne? Je suis ridicule dans cette robe.

– Tu ne bois pas?

Malin secoue la tête.

– Il n'y aurait pas quelque chose en route?

Malin secoue encore une fois la tête, et la franchise de Sara la met en confiance.

– J'ai été alcoolique, dit Malin.

Le choc de son propre aveu lui transperce d'abord le cœur avant de faire place à un étrange sentiment de satisfaction. Sara hoche la tête et dit :

– Merde, ça doit être hyper dur.

– Ah, pas tant que ça, répond Malin. J'ai connu pire.

– J'en suis sûre.

– Mais parfois, quand je vois les autres boire et se saouler devant moi, c'est comme si je me trouvais dans un autre monde.

– Je connais ce sentiment mieux que personne, dit Sara, divinement belle.

– Quand la soif m'envahit, c'est presque intenable, dit Malin.

Sara hoche la tête, boit une gorgée de cognac et ferme les yeux, pour mieux savourer la chaleur du feu et l'intimité de l'instant.

Malin a l'étrange impression que quelque chose s'approche, que l'air se concentre autour d'elles.

Puis cette impression disparaît.

Presque aussi vite qu'elle est venue.

– Je suis médecin, dit Sara. Nos métiers ont beaucoup de points communs, tu ne crois pas?

– Comment ça?

– On aide les gens. On leur fait croire que le mal n'existe pas. Que tout est réparable. On crée la sécurité dont la société a besoin pour que les gens ne s'entre-tuent pas.

Malin éclate de rire.

– C'est radical, mais vrai. Malheureusement.

– Tu as déjà tué quelqu'un?

En temps normal, cette question aurait agacé Malin, mais de la part de Sara, elle paraît naturelle.

– Oui, mais c’était nécessaire.

– Sans éprouver de remords ?

– Si, mais pas beaucoup. Et toi ? Est-ce que tu as des démons ?

Sara semble avoir envie de répondre à sa question, elle a l’air d’avoir quelque chose à dire, mais elle se retient.

– Je travaille à l’hôpital psychiatrique, ce sont plutôt mes patients qui sont pourchassés par des démons. Moi, j’essaie de garder du recul.

– Mais ça ne marche pas toujours, hein ?

Sara secoue la tête.

– Ça marche trop rarement.

Elle ne me voit pas, pense Peter.

Depuis un coin sombre du couloir, il observe Malin parler avec Sara Markelberg.

Sara l’ambitieuse. Sara la courageuse. Qui a fait tant de bien à Theresa l’asociale. Elle l’a ouverte au monde, à l’extérieur des laboratoires.

Malin.

Ils s’étaient rencontrés par hasard à l’hôpital après un attentat à la bombe sur la plus grande place de Linköping. Peter la voit se pencher. Elles s’effleurent presque.

De quoi parlent-elles ? Ce doit être important. Il distingue cette détermination dans les yeux de Malin, cette imparable volonté d’avancer qu’elle a quand elle croit avoir découvert quelque chose de décisif, quelque chose qui la dépasse et qu’elle ne peut formuler avec des mots.

Malin est un mystère, songe Peter. Dès que je crois la comprendre, ou comprendre rien qu’une infime partie d’elle, elle m’échappe, change sous mes yeux, et repart dans une direction inattendue.

Tu veux vivre avec Malin Fors ? Mets ta ceinture et accroche-toi.

Tu veux un enfant d'elle ? Donne-lui un ancrage dans le monde.

Peter boit une gorgée de son Martini. Pur, fort et froid.

Il lit la solitude et l'angoisse dans les yeux de Malin, et il sait ce qu'elle éprouve, cette sensation d'avoir en elle une cassure irréparable. La sensation que le monde l'a trahie, en quelque sorte.

Il entre dans le grand salon.

Son père danse avec une dame âgée dont Peter ne se rappelle pas le nom. Il regarde son sourire d'éternel charmeur.

Voilà quarante-cinq ans que son père est infidèle, et tout le monde le sait. Il fréquente souvent plusieurs femmes en même temps, d'ailleurs. Sa mère doit être au courant, bien sûr, mais elle préfère fermer les yeux. S'accrocher à l'argent, au confort. Bâtir un mur autour d'elle pour se protéger des sentiments déplaisants.

Son père est de ceux qui prennent tout ce qu'ils veulent, sans gêne ni retenue. De ceux pour qui tout est acquis. Ces gens-là charment le monde avec leur sourire, leur arrogance et leur argent, et laissent derrière eux des épaves humaines.

Maman.

Complètement déconnectée d'elle-même. Un masque de conventions.

Peter sait que sa famille a eu un impact certain sur sa propre vie. Notamment dans ses relations, que son éternelle indécision a systématiquement fait échouer.

Avec Malin, ce sera différent.

Il la contemple, assise sur le canapé dont le tissu bleu forme une mer étrange, tout autour de son corps.

J'ai fait mon choix. Je l'assume.

Mon avenir se joue auprès de Malin. Peu importe où il nous portera.

Sara Markelberg se lève quand Peter s'approche d'elles. Il prend place à côté de Malin. Elle sent son corps contre le sien, elle a soudain envie de quitter la fête, de monter dans leur chambre.

- De quoi avez-vous parlé?
- De plein de choses.
- Comme quoi?
- On a parlé de ta sœur, entre autres.
- Mais Peter se fiche de ce qu'elles ont pu dire sur sa sœur.
- Vous avez parlé d'autre chose.
- Oui, répond Malin. De toi.
- Et alors? Qu'est-ce que vous avez dit?
- Que tu es un véritable emmerdeur, bien sûr!

Malin l'embrasse sur la joue, effleurant sa peau. Elle sent cependant que sa conversation avec Sara n'est pas tout à fait terminée, qu'il y a encore des choses à dire, et qu'elle, Malin Fors, est là, dans cet endroit, en cet instant, pour une raison bien précise. Une raison qui la dépasse.

Peter est allongé sur Malin, il se fraie un chemin en elle, dans une tentative désespérée pour vaincre sa solitude.

Pas d'enfant.

Pas encore.

Le stérilet est bien en place.

Elle lui griffe le dos, lui chuchote à l'oreille: Plus fort, plus vite, tu es trop gentil avec moi, bon sang, ne sois pas si doux, alors il se retire, la retourne pour la mettre à quatre pattes et la pénètre avec violence. Elle a envie de hurler, mais se retient, et laisse sa tête cogner contre le chêne de la tête de lit, au milieu de cette maison immense remplie de gens à l'ego surdimensionné, puis elle se met à crier: «Allez, c'est tout ce que tu peux faire? Hein? Plus fort! Il faut faire sortir cette bête de mon corps et la tuer, pour qu'elle ne puisse jamais revenir.»

Plus tard.

L'un à côté de l'autre.

En nage.

– Tu m'as fait peur, dit Peter.

– Peur?

– Oui.

– Je ne sais pas ce qui m’a pris.

– Qu’est-ce qui t’angoisse à ce point, Malin ?

– Je ne sais pas.

Sa main sur son dos, chaude, délicate, rassurante.

– Je suis là, chuchote-t-il. On est ensemble. Tu le sais, non ?

L’horloge au mur de leur chambre indique cinq heures et quart.

La soif.

Malin sort du lit, enfle un peignoir et quitte la chambre à tâtons, puis descend l’escalier glacial et se dirige vers la cuisine.

La fête s’était achevée vers trois heures et demie. Malin s’était réveillée au moment où la musique s’était arrêtée. Ensuite, elle s’était rendormie jusqu’à ce que la soif la fasse sortir du lit. Malin pénètre dans la cuisine.

Il y a une silhouette noire devant la fenêtre.

– Mon Dieu, tu m’as fait peur.

C’est Sara Markelberg, également en peignoir.

– J’avais soif, dit Malin en ouvrant le robinet, tandis que Sara s’assied à la table.

Malin boit directement au robinet.

– Tu bois comme si c’était du champagne, dit Sara. Moi je n’ai pas beaucoup bu, mais malgré cela je n’arrivais pas à dormir.

Malin rit et s’assied face à elle. Elle hume les effluves d’alcool et les dernières odeurs de cuisine qui planent encore dans la pièce, bien que le personnel de service ait déjà tout nettoyé.

Sara observe Malin dans la pénombre, elle la fixe des yeux, puis dit enfin :

– Je travaille à l’hôpital psychiatrique Saint-Lars, à Lund. On a une fille là-bas, la vingtaine. Elle est complètement absente, comme si elle était dans un autre monde.

Pourquoi est-ce que tu me racontes ça ? Parce que je suis flic ?

Puis un flash : Maria Murvall.

– Son cas me donne du fil à retordre. C’est horrible, poursuit Sara. On n’en voit pas la fin. Personne ne connaît cette fille,

personne ne sait d'où elle vient. On ne peut même pas l'appeler par son prénom. On lui dit seulement *tu*.

Silence.

Malin se penche.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé? Comment a-t-elle atterri chez vous? Il a dû se passer quelque chose, non?

Sara se penche également. Prend une profonde inspiration.

– On l'a découverte un matin sur un sentier le long d'un champ, à l'est de Malmö. Nue, violée. Et muette. Cela s'est passé il y a plus de cinq ans, et comme la police n'a rien trouvé, l'affaire a été classée.

Ce qu'elle raconte rend Malin fébrile, elle se sent tout à coup parfaitement éveillée malgré le manque de sommeil.

Droit au but :

– Tu crois que je pourrais rencontrer cette fille?

Sara jette un regard plein d'espoir à Malin.

– J'ai un cas similaire à Linköping, poursuit Malin. Mais je suis dans l'impasse. J'aimerais bien la voir, si c'est possible.

Intérieurement, elle maudit le manque de communication dans l'administration policière et l'absence de fichier commun. Si l'enquête préliminaire a été arrêtée, il va être difficile de mettre la main sur le dossier de cette femme. Du coup, il lui faudra passer par la voie officielle, et l'enquête de Malin sur Maria Murvall est tout sauf officielle. On n'ouvre pas les archives comme ça, juste pour satisfaire la curiosité d'une flic zélée qui travaille sur une affaire classée pendant son temps libre.

Combien de cas comme celui de Maria y a-t-il dans le pays?

Elle s'est déjà posé cette question à plusieurs reprises, et a même entrepris quelques recherches, mais sans jamais rien trouver de concret.

Il y en a d'autres, cependant.

Elle en est convaincue.

Sara lui chuchote :

– Demain si tu veux. Il faut que tu la rencontres. Dieu seul sait ce qui lui est arrivé.

3

Malin s'est levée la première, malgré sa conversation nocturne avec Sara Markelberg.

Jean et T-shirt blanc.

Je suis la seule à ne pas avoir la gueule de bois, se dit-elle. S'il y a un avantage à ne pas boire, c'est bien celui-là.

Le plaisir des matins doux, calmes, sans gueule de bois ni maux de tête, sans honte ni regrets.

La grande cuisine baigne dans une lumière magnétique. Dehors, le ciel est d'un bleu éclatant. Le printemps n'y va pas par quatre chemins, ici. On se croirait presque déjà en été. Malin n'est plus très sûre de la saison.

Il y a trois semaines, il neigeait encore.

Ensuite, après le dégel, il y avait eu une tempête de grêle sans précédent.

Des grêlons gros comme des balles de tennis s'étaient abattus sur les voitures, sans faire de victime, heureusement.

Après, une chaleur quasi estivale s'était installée. Les petites fleurs s'apprêtaient à sortir de terre, mais elles avaient été anéanties par une nouvelle gelée. L'herbe ne poussait plus alors, et le vert commençait à devenir gris. Mieux valait ne pas être trop optimiste.

La cuisine est équipée d'appareils brillants en inox et de deux grands frigos, du genre que l'on trouve généralement dans les cuisines des restaurants. Sur l'un des deux, un Post-it : *Petit déjeuner! Servez-vous!*

Du café.

Malin se prépare une tasse de Nespresso, bien fort, bien noir. Elle le boit debout, appuyée contre le buffet, et écoute les grincements de la maison passée des mains de la noblesse à celles du roi du pneu.

C'est dimanche, aujourd'hui.

Peter ne devrait pas tarder à descendre, car ils ont prévu d'aller à Copenhague. En attendant, Malin s'assied à la grande table au milieu de la cuisine.

Il y a du carrelage à motifs fleuris sur un mur.

Malin inspire l'air de la pièce, ça sent les privilèges, la lavande et le gibier du domaine. Une odeur de renfermé et de liberté.

– Tu t'es levée tôt.

Malin se retourne.

Sara, toujours dans le même peignoir gris, ne porte pas de rouge à lèvres, et ne semble pas avoir de gueule de bois non plus. Elle se tient dans l'embrasure de la porte et paraît regarder par-dessus l'épaule de Malin, à travers la fenêtre, vers le ciel, qui est d'un bleu infini.

– Peter et moi, on va à Copenhague aujourd'hui, dit Malin. Sara s'installe en face d'elle.

– Je croyais qu'on allait à Lund, lui lance-t-elle.

Malin hoche la tête.

– On n'a pas le temps. Peter a réservé une table pour midi.

– Mais si, on a le temps, répond Sara. N'est-ce pas, Peter?

Malin tourne la tête. Peter est là, dans son jean savamment usé.

– Quelle belle journée, dit-il. On ne pouvait pas rêver mieux. Qu'est-ce qu'on a le temps de faire?

Malin ouvre la bouche et cherche les mots qui pourraient convaincre Peter de l'accompagner à Lund, au service psychiatrique de l'hôpital Saint-Lars, pour rencontrer une jeune femme que ce monde a rendue muette.

Mais Sara la devance :

– Tu sais, Maria Murvall, cette affaire sur laquelle bosse

Malin. J'ai une jeune femme qui a exactement le même profil dans mon service. Il faudrait que Malin la rencontre.

Peter secoue la tête.

Malin avait beau s'efforcer de ne pas trop s'emballer lorsqu'elle lui parlait de Maria, Peter avait tout de même remarqué son obsession pour cette affaire.

Mais avait toujours évité de faire des commentaires.

– Et Copenhague? dit-il.

Il se place derrière Malin, pose ses mains sur ses épaules.

– Quelle belle journée, répète-t-il. Une journée parfaite pour travailler... Je ne peux pas te refuser ça, Malin. J'annule notre table et je la réserve pour ce soir, d'accord?

Malin pose ses mains sur les siennes et les serre très fort.

– Merci.

Sara, à l'autre bout de la table, esquisse un sourire.

L'asphalte et les champs jaunis semblent se fondre dans le ciel qui forme une ligne bleue étincelante à l'horizon.

Un cabriolet BMW jaune.

La voiture avale la route, les rapprochant peu à peu de l'énigme.

Theresa, la sœur de Peter, n'avait pas encore émergé quand elles étaient parties. « Elle adore traîner au lit, avait commenté Peter. Avec la gueule de bois, elle ne sera pas levée avant trois heures, crois-moi. »

– Qu'est-ce que tu peux me dire sur l'enquête? crie Malin pour couvrir le bruit du moteur et du vent.

– Cent cinquante pages de flan, à ce que j'ai pu voir du rapport! Un gynécologue a dit qu'elle s'était peut-être infligé ses blessures elle-même, mais je ne le crois pas, personne n'est capable de se faire un truc pareil! hurle Sara sans quitter la route des yeux. J'ai lu le dossier pour comprendre ce qui lui est arrivé, pour trouver un moyen de la faire parler, mais impossible!

Un quart d'heure plus tard, elles se garent sur une place de parking réservée au personnel devant l'hôpital Saint-Lars. L'énorme bâtiment de briques rouges, bien qu'au centre de Lund, est complètement isolé, construit telle une forteresse pour aliénés dont l'impressionnant toit est censé contenir la folie.

Malin franchit les portes automatiques quelques mètres derrière Sara. Elles empruntent un ascenseur puant le vomi pour monter au deuxième étage, où elles parcourent le linoléum jaunâtre d'un couloir sans fenêtres avant de bifurquer dans un autre couloir au papier peint gris.

Une grille derrière une porte verrouillée en verre blindé.

Un gardien derrière une vitre.

Dès qu'il reconnaît Sara, il hoche la tête et appuie sur un bouton. Après un petit *clic*, la première porte s'ouvre.

Sara insère une clé dans la serrure.

– Ils n'ont pas le droit de sortir ? Ce ne sont pas des criminels, pourtant ? demande Malin.

– Certains représentent un danger, aussi bien pour eux-mêmes que pour la société. Ils sont en rétention de sûreté.

– Et la fille ?

– Je crois que ça lui est égal, dit Sara. On a tout essayé, même de lui parler dans d'autres langues, mais personne n'a réussi à briser son silence. Elle ne peut pas faire semblant, c'est impossible. Personne n'en serait capable aussi longtemps.

Derrière la grille, un couloir bordé de portes fermées.

Au bout du couloir, d'autres grilles devant une fenêtre. Derrière la fenêtre, le ciel. Si bleu qu'il paraît s'assombrir.

– J'y vais seule, dit Malin. Je sais ce qui m'attend.

Sara accepte sans rechigner.

La chambre de la jeune inconnue se trouve tout au fond du couloir.

La porte n'est pas fermée à clé. Malin sent la main de Sara sur son épaule, comme si elle la poussait à l'intérieur.

Dehors, juste devant la fenêtre, un arbre vert.

Contre le mur de béton blanc, un petit bureau. Au sol, un tapis vert et violet. Dans un coin, un lit d'hôpital, tout aussi vieillot que celui de Maria Murvall. Et, assise sur le lit, vêtue d'une blouse d'hôpital blanche, la jeune muette, le regard rivé droit devant elle.

Comme Maria. Exactement comme Maria.

Maria... Pourquoi Maria, d'ailleurs? Maria Murvall, cette assistante sociale appréciée de tous, celle qui s'occupait des plus faibles, qui les aidait, les soutenait, leur redonnait la dignité que le monde leur ôtait.

Cette femme parfaite avait-elle un côté obscur? S'est-elle volontairement exposée au danger? Ou a-t-elle atterri là par excès de dévotion?

« Elle n'arrive pas à manger toute seule, mais elle va aux toilettes, a indiqué Sara tout à l'heure. Donc elle continue de vivre, mais sans vraiment vivre. »

Derrière Malin, la porte s'est refermée.

Il règne un silence écrasant.

Un silence de plomb échappé d'un espace coincé entre la vie et la mort dans lequel certains d'entre nous parfois partent. Un espace où les lois de la nature ne s'appliquent plus, un monde de silence, le même que celui de Maria.

Quel âge a-t-elle?

Malin approche du lit.

Vingt-cinq ans, au plus. Ses pommettes saillantes sont encadrées par des cheveux bruns qui auraient bien besoin d'un shampoing.

La jeune femme cligne des yeux, de ses yeux qui semblent ne rien voir, tout comme ses oreilles semblent ne rien entendre. Malin s'assied à côté d'elle sur le lit.

La jeune femme ne se dérobe pas, elle continue de respirer calmement, ne remarque même pas la présence de Malin. Elle garde les jambes étendues. Malin aimerait qu'elle se recroqueville, se retire, qu'elle essaie de s'enfuir. Mais la jeune femme ne montre aucune réaction.

Comme si elle était l'être le plus seul au monde.

Abandonnée de tous, et d'elle-même avant tout.

Un être unique, à part, qui a connu une horreur allant au-delà de ce que l'on imagine la vie capable d'infliger.

– Comment tu t'appelles? demande Malin. Personne ne le sait, et il y a beaucoup de gens qui aimeraient le savoir. Il y a sûrement des gens qui se demandent où tu es.

Son haleine sent le vide, le désir de se retrancher encore plus de ce monde.

« Elle n'a aucune tendance suicidaire. En tout cas, c'est ce qu'on pense », lui avait dit Sara.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé? demande Malin. Qu'est-ce qui est arrivé à Maria, est-ce que tu sais quelque chose? Vous vous connaissez?

Les mots.

Est-ce que je les prononce ou est-ce que je me contente de les penser? se demande Malin.

Qu'importe, puisque tu n'entends rien, n'est-ce pas? Tu ne sais même pas que je suis ici.

Qu'est-il arrivé à Maria? Tu le sais, non? Que t'est-il arrivé?

Tu as perdu ton nom, mais je vais te le rendre. Je jure sur ma vie que je vais te rendre ton nom.

Je rendrai leur nom à toutes les femmes comme toi, perdues.

Préparez-vous, infâmes salauds. J'arrive.

Que ce soit clair: je suis à vos trousses.

4

Avant de partir, Sara Markelberg et Malin prennent un café à la cantine de l'hôpital. C'est une vieille salle aux murs tapissés de jaune et couverts de dessins représentant des visages d'hommes terrifiants, sans doute réalisés par les patients.

Elles se regardent en silence pendant quelques minutes.

S'abstiennent de dire quoi que ce soit, pour digérer l'horreur. Malin se demande ce qui l'attend et se rend compte qu'elle n'a pas pensé à Peter une seule fois depuis qu'elles ont quitté Martofta.

Pour briser le silence, Malin finit par demander si Sara est heureuse avec la sœur de Peter. Surprise par son propre accès de curiosité, Malin a honte d'avoir posé une question si intime.

– Oui, on est bien ensemble. Et vous ?

– Aussi.

– Des enfants ?

– Il en veut.

– Et toi ?

– Honnêtement, je ne sais pas. Je compte sur toi pour que cela reste entre nous, bien sûr. Et de votre côté ?

– Non, aucune de nous n'en a envie.

Sara boit une gorgée de café, et Malin sent les pensées qui l'obsèdent arriver, se mélanger à l'odeur d'hôpital et au goût amer du café, au milieu de cette conversation à la fois intime et superflue.

Est-ce que Peter aime la chasse ? Il n'en a jamais parlé. Est-il chasseur ?

Son père est-il chasseur ?

Elle a vu l'armoire avec les fusils, dans la maison. Au moins dix armes différentes, dont deux spécimens magnifiques, arborant des gravures détaillées d'oiseaux de mer.

Elle interroge Sara sur le père de Peter, et elle n'a que du bien à dire de lui. « Certes, c'est un patriarche, mais il n'a pas de préjugés. Et puis, c'est quelqu'un de juste et gentil, à la base.

Avant qu'elles se séparent, elle donne à Malin le nom du policier qui dirigeait l'enquête, un certain Sören Lind.

Une accolade amicale devant l'hôpital. Malin sent le corps féminin de Sara contre le sien.

Elles font cause commune.

Ensemble, elles vont sauver toutes ces femmes.

Malin se dirige vers la gare.

Lund ressemble beaucoup à Linköping.

Les mêmes maisons, les mêmes gens. En un peu plus élégants, et un peu plus bizarres, aussi. Il y a les bâtiments des années soixante-dix aux fenêtres biscornues, l'odeur des stands à hamburgers et les cafés cossus aux devantures bleues.

Malin aimerait s'entretenir avec Sören Lind, mais elle doit rentrer à Martofta, car Peter l'y attend.

Cependant, il y a des chances que Sören Lind soit de service au commissariat de Malmö, ce dimanche. Les enquêteurs travaillent souvent le week-end.

Malin se décide : elle compose le numéro de Sören Lind.

Peter attendra. Il survivra.

Effectivement, Sören Lind est au poste. Il promet de fouiller dans les dossiers et de sortir tout ce qu'ils ont sur cette affaire.

Durant les dix-huit minutes de train qui l'emmènent vers Malmö, Malin se rend compte que tout se met à aller très vite. Et c'est tant mieux, car elle n'a pas l'intention de se laisser freiner, maintenant qu'elle a enfin un début de piste dans l'affaire Maria Murvall.

À l'accueil du commissariat de Malmö, une porte s'ouvre en grinçant.

Un homme d'âge moyen, si maigre qu'il en paraîtrait malade, au visage tanné comme du cuir, la salue d'un hochement de tête. Il est vêtu d'un pantalon beige et d'une chemise blanche froissée et défraîchie. Ses épaules semblent avoir perdu de leur ampleur au cours des dernières décennies, comme si l'ambition et la curiosité avaient peu à peu cédé la place à la fatigue et à la lassitude.

Ses lèvres esquissent un pâle sourire. Après une poignée de main aussi vigoureuse qu'hésitante, Malin le suit dans son bureau.

– Voilà, dit Sören Lind en s'adossant à son fauteuil grinçant, pendant que Malin fait défiler les photos du corps nu de la jeune femme sans nom.

La pièce est délabrée.

Elle empest le tabac.

Il doit sûrement s'en griller quelques-unes dans son bureau malgré l'interdiction.

– Voilà, c'est tout, répète-t-il.

Malin regarde les clichés de la victime.

La peau de ses jambes semble avoir été écorchée par d'énormes griffes. Elle présente plusieurs hématomes, comme si les branches des arbres, tels des serpents géants, avaient essayé de vider son corps de toute étincelle de vie.

Un visage meurtri, de grandes plaies en lieu et place des mamelons, et, autour du nombril, une fleur dessinée à même la peau, à l'aide d'un fer à souder. Son vagin est déchiqueté et brûlé, et entre ses cuisses on voit des hématomes aux bords jaunis, virant à l'orange, comme si elle avait été violée par les flammes de l'enfer.

– On l'a violée avec un objet tranchant, dit Sören Lind.

Exactement comme Maria, pense Malin.

Elle se rend compte qu'elle n'a pas expliqué la raison de sa venue à son collègue de Malmö, ni de son intérêt pour cette affaire. D'ailleurs, il ne lui a rien demandé.

– C'est une femme qui passait en voiture qui l'a trouvée en allant au travail, dit Sören Lind. Près des collines de Hisna, à vingt kilomètres à l'est de Lund, dans une forêt.

– On m'a dit qu'un gynécologue avait émis l'hypothèse qu'elle s'était fait ça toute seule.

– Oui, c'est vrai, répond Sören Lind. Mais je ne suis pas de cet avis.

– C'est vraiment peu probable, dit Malin.

Sören Lind ajuste le col de sa chemise et inspire d'un air visiblement contrarié.

– Je ne vais pas vous demander pourquoi vous êtes ici, ni pourquoi cette histoire vous intéresse, mais je vais vous dire une chose.

Il marque une pause et lui jette un regard de lassitude, un regard qui dit : « Je m'en fiche, je vais tout lui raconter, parce que je sens qu'il faut que je le fasse, et peu importent les conséquences. »

– Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

Sören Lind inspire à nouveau profondément avant de répondre :

– Dans un an, je serai à la retraite. Je ne risque plus grand-chose.

Malin repose les photos dans le classeur qu'elle referme, puis se penche en regardant Sören droit dans les yeux.

Il paraît encore plus désabusé que Sven Sjöman, se dit Malin. Car Sven n'a pas à ce point perdu la flamme, si ? Il est vrai que son chef a l'air de plus en plus fatigué. Parfois, elle se demande s'il est simplement trop vieux pour ça, ou s'il y a autre chose. Et s'il était malade ? Ce serait possible, à son âge.

– C'était ça que vous vouliez me dire ? Que vous partez bientôt à la retraite ?

Sören rit.

– Non, je voulais juste vous dire qu'il y avait, selon moi, quelque chose qui clochait dans cette enquête. Le procureur m'a semblé étrangement pressé de classer l'affaire. Il a insinué

que la fille était probablement une prostituée à la dérive, et puis, au lieu de demander au gynécologue de l'hôpital de Malmö de l'examiner, il nous a sorti ce médecin externe de nulle part, qui a conclu qu'elle s'était peut-être automutilée, ce qui arrangeait tout le monde.

– Mais vous, vous ne l'avez pas cru ?

– Non, personne n'est capable de s'infliger ça. C'était moi qui menais l'enquête, mais lorsque le procureur a décidé de classer l'affaire, je n'ai rien pu faire.

– Comment s'appelle ce procureur ?

– Fredrik Kantsten. Il travaille au parquet de Stockholm maintenant.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui.

– Il a la cinquantaine. Toujours à l'affût de grosses affaires. Très ambitieux. J'ai l'impression qu'il voulait se débarrasser de ce dossier au plus vite.

Malin hoche la tête.

– Je connais ce genre de type, dit-elle. Il n'avait sûrement pas envie de s'occuper d'une affaire de viol. Quand il a vu que cela ne menait nulle part, il s'est dépêché de la classer.

Ces putains de procureurs, pense Malin. Toujours en train de se couvrir, eux et leurs pairs. Elle se souvient de l'un d'eux notamment. Il y a quelques années, il avait tenté d'annuler la mise en examen du chef de police, Göran Lindberg, pour viol, alors qu'ils avaient retrouvé des traces de son ADN et repéré ses numéros de plaque d'immatriculation et de portable. Heureusement, au bout du compte, il avait quand même été condamné à une longue peine de prison.

Les procureurs, ces arrivistes.

Des lâches au service de la société.

– Juste après qu'on a découvert la jeune femme, il y a eu un meurtre à Rosengård, un jeune immigré torturé dans un local poubelle. Et, pour être honnête, on n'avait aucune piste concernant la fille, qu'on a surnommée l'Inconnue de l'hôpital Saint-Lars. On avait d'autres chats à fouetter, tout

simplement. Peut-être que Kantsten a eu raison de classer l'affaire, finalement.

Malin se lève sans quitter son collègue des yeux.

– Vous n'avez donc aucune idée de l'identité de la femme ?

– Aucune. Il y a même eu un appel à témoins à la télé, mais personne ne l'a reconnue. Mais je vous assure qu'on a remué ciel et terre pour trouver une piste. On a même vérifié si des cabanons de chasse avaient été loués dans la région, mais sans résultat. Je peux vous donner une copie des documents, si vous voulez. Attendez, je vous les apporte.

Il sort.

Malin est seule dans la pièce.

Devant ses yeux, l'image de cette femme torturée.

Fredrik Kantsten.

Stockholm.

Malin aimerait s'y rendre, là, tout de suite. Elle n'a désormais plus aucune envie de parcourir les rues ridicules de Copenhague, cette ville de bobos, main dans la main avec Peter.

Mais Peter, Peter l'attend.

5

Lundi 16 mai

Arlanda.

Me voici de retour dans cet aéroport pourri.

Il est un peu plus de onze heures, dans le terminal 4. Sous un plafond noir d'où pendouillent des dizaines de câbles, témoins du mauvais état du système électrique, Malin doit zigzaguer entre les hommes d'affaires stressés tout juste atterrissés ou sur le point de décoller.

Au-dessus d'elle et de cette marée humaine résonnent les échos d'une voix robotique. Elle sort des haut-parleurs, mais semble venir d'outre-tombe.

Ils avaient dû mettre fin à leur séjour à Copenhague un jour plus tôt.

Le restaurant avait été une véritable expérience sensorielle. Ils avaient pris un assortiment de vingt petits plats étranges mais tout à fait délicieux. Vingt superbes créations, mais auxquelles Malin aurait préféré un bon gros steak à la sauce béarnaise.

Elle avait été absente durant cette journée où ils avaient enchaîné restaurant, musée et boutiques de luxe. Et Peter n'avait pas manqué de le lui faire remarquer.

Les boutiques de luxe.

Au bout de quelques mois de relation, elle avait fini par comprendre qu'il était friqué. Chose qu'elle trouvait à la fois séduisante et terrifiante. Car il ne s'agissait pas seulement de

son salaire de médecin, déjà considérable. Non, Peter avait également un compte en banque bien fourni. Il pouvait s'offrir tout ce qu'il voulait, ainsi qu'à elle. Mais jusque-là, il semblait s'être retenu, pour éviter d'avoir l'air d'un bourgeois qui étale sa richesse. Et aussi, certainement, pour lui faire comprendre qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, même si elle ne gagnait qu'un minable salaire de flic.

Mais malgré l'argent et toutes les choses magnifiques qu'il pouvait lui offrir à Copenhague, elle avait décidé de partir.

Peter ne s'était même pas opposé à sa décision.

Au contraire, il lui avait payé le billet, à peine quelques heures plus tard.

Elle aurait aimé qu'il la supplie de rester, là, à Copenhague avec lui, mais il ne l'avait pas fait.

Il lui avait dit au revoir d'un simple signe de la main, au moment de monter dans le taxi, juste devant l'Hôtel d'Angleterre qu'il quittait également, pour se rendre au domaine familial où il comptait « jardiner un peu ».

« Fais ce que tu as à faire, lui avait-il dit. Fais ce que tu as à faire, Malin. »

Il lui avait simplement répété ce qu'il lui avait dit la nuit précédente, entre les draps de coton parfumés à la fleur de pommier. Et maintenant, ces mots résonnent en elle comme une litanie, à l'arrière du taxi qui la conduit de l'aéroport au tribunal de première instance de Stockholm, où travaille le procureur Fredrik Kantsten.

Le taxi vient de passer l'immeuble futuriste des bureaux de Sun Microsystems.

Malin essaie de lire le journal, mais elle n'arrive pas à se concentrer.

Dans sa tête, la litanie a changé : il faut vraiment être folle pour faire ça.

Alors que je pourrais me la couler douce à Copenhague, me voilà embarquée sur une piste hasardeuse à Stockholm.

Une piste pour laquelle j'abandonne Peter.

Fredrik Kantsten est sûrement occupé, en plus. Mais Malin avait préféré ne pas appeler, car même si elle avait réussi à le joindre, il aurait très certainement refusé de lui accorder un rendez-vous.

Parce qu'au fond, cette piste, ce n'était qu'une intuition.

Mais il faut qu'elle tente le coup.

Rien que pour en avoir le cœur net.

Elle se concentre sur le journal et s'efforce de penser à autre chose.

Elle parcourt un article de Sten Dinman, l'ancien ministre social-démocrate de l'Égalité, aujourd'hui président de l'organisation Save the Children, qui lance un appel aux dons pour les victimes des inondations en Indonésie, à Sumatra. Car il a l'impression que les gens hésitent à faire preuve de générosité envers une population en grande majorité musulmane.

L'appel est signé par plusieurs éminentes personnalités, environ une cinquantaine. Malin en connaît quelques-unes de nom. Dont Fredrik Kantsten lui-même.

Il y a une photo de Dinman.

Malgré sa cinquantaine, il fait plutôt jeune. Avec son visage fort et intimidant et ses cheveux blonds coupés très court, il représente l'avenir des sociaux-démocrates. Bien élevé, bien habillé. Un vrai profil de ministre.

Malin replie le journal.

Le range dans la petite poche derrière le siège conducteur.

Mais qu'est-ce que je fous là ?

Le taxi passe devant les immeubles de bureaux aux façades de verre s'alignant le long de la route entre Arlanda et Stockholm. Derrière leurs vitres teintées, les puissants peuvent voir sans être vus, et croire en l'avenir sans jamais le remettre en question. Puis, à droite, des stations-service, à gauche, une file continue de camions, et à côté d'un champ, une vieille usine textile.

Ça chauffe dans la capitale. Les fossés qui séparaient les gens à l'époque où Malin étudiait à l'École de police se sont mués en ravins.

Car loin des immeubles de verre, derrière les bosquets clair-semés où personne n'ose s'aventurer une fois que l'obscurité pénètre le paysage urbain, se cachent les quartiers les plus glauques de Stockholm, où se succèdent d'interminables ensembles d'immeubles gris que la vie semble avoir abandonnés depuis bien longtemps.

La seule chose qui y prospère, c'est la résignation et le désespoir. Personne n'ose le dire tout haut, mais ce dont tout le monde rêve, c'est de se barrer le plus vite possible. Et d'offrir une vie meilleure à ses enfants.

Pourquoi est-ce que personne n'en parle franchement ? se demande Malin. On devrait pouvoir évoquer les problèmes d'intégration sans se faire immédiatement traiter de raciste.

Il faudrait arrêter de se voiler la face, maintenant. Il faut que quelqu'un ose prendre la parole, même si ces vérités sont difficiles à entendre, avant que les démocrates s'emparent des âmes égarées de ce pays, et que Jimmie Åkesson ne fasse de la Suède un nouveau bastion d'extrême droite.

Ce serait la pire chose qui pourrait se produire.

Elle arrive dans le centre.

Zeke lui manque. Elle aurait voulu l'avoir avec elle sur ce coup. Pouvoir se reposer sur lui. Mais Maria Murvall, c'est son obsession à elle, et c'est à elle d'aller jusqu'au bout. Cette affaire, c'est un combat contre le Mal. Contre le Mal, mais aussi contre elle-même.

Et parfois, la solitude est nécessaire.

Place Vanadis.

Sven Sjöman et Karim Akbar me tueraient s'ils savaient que je travaille sur une affaire pendant mes congés et que je dérange un procureur haut placé.

Mais eux aussi veulent sûrement savoir ce qu'a subi Maria. Tout le monde veut savoir qui lui a fait ça. Et s'ils apprennent l'existence de cette nouvelle affaire, ils seront très certainement intrigués, eux aussi.

Deux femmes.

Deux secrets.

Le même ?

En venant jusqu'ici, je suis peut-être allée trop loin.

Je me fiche de ce que Sven, Karim et tous les autres peuvent dire. Je finirai par découvrir ce qu'il est arrivé à Maria Murvall et à l'Inconnue de l'hôpital Saint-Lars.

Le taxi s'arrête devant le tribunal.

Un bâtiment parmi les plus imposants de la ville. Une forteresse imprenable, comme au Moyen Âge. Des murs de briques brunes percés de petites fenêtres, écrasés par des toits aux pentes extrêmement raides et décorés de fioritures en fer forgé assez laides.

L'architecture du pouvoir par excellence. Celle qui écrase les gens, les fait se sentir minuscules, insignifiants et dociles.

Elle est déjà entrée plusieurs fois dans ce bâtiment, à l'époque où elle était à l'École de police. La mère célibataire de la promo.

Tove avait deux ans, à peine assez grande pour entrer au jardin d'enfants.

Malin paie le chauffeur et descend du taxi.

Et si l'on me demande pourquoi je suis là, qu'est-ce que je réponds ? Je n'ai aucun motif officiel.

C'est plus une question de morale et d'éthique, en réalité.

Je veux me battre pour la justice.

Malin reste un instant plantée devant le tribunal.

Puis elle se décide à monter l'escalier de pierre qui la sépare de l'entrée. Les marches semblent volontairement hautes. Malin est forcée de lever les genoux, elle est fatiguée. Même la porte est disproportionnée. Derrière, le hall est baigné d'une lumière qui décline toutes les couleurs du spectre.

En face d'elle, une grande statue de verre qui symbolise la justice se dresse devant des fenêtres qui l'inondent de soleil, comme dans un temple. Le temple de la justice, se dit Malin. Tu parles, comme s'il y avait une justice dans ce monde pourri.